

# En-Dire

*A ne pas se manquer !*

Porte Ouverte

**¿La psychanalyse pour tous ?**

dimanche 4 décembre 2011

*Votre invitation dans ce numéro*

**En-Dire** – La revue du cercle En-passe analytique – L'Ecole

## « Amore ! »

### Au sommaire de ce numéro :

#### *Séminaires*

« Ça sexe ».....	page 3
« D'enfant ».....	page 5
Où est l'enfant ?.....	page 8
Il « nya » qu'à pas le dit-R.....	page 10
Du réel à jouir.....	page 12



est la revue du Cercle En-Passe analytique-L'Ecole  
[www.enpasseanalytique.com](http://www.enpasseanalytique.com)

**Responsable de la publication :**

Thierry Piras – Psychanalyste – 28 rue de Tolbiac Paris 13  
Tél : 01.45.85.37.66

**Rédaction / Réalisation :**

Pascal Wilhelm

**Ont collaboré à ce numéro :**

Thierry Piras, Martine Bourdin, Chantal Belfort

**Parution :**

2 numéros par an et numéros exceptionnels

**Tirage / Diffusion :**

Diffusion interne : tirage papier (30 ex. env.) et pdf  
Diffusion gratuite – Contribution volontaire possible

*Toute reproduction complète interdite*

**P**our ce premier numéro de la saison 2011-2012, titré d'un cri, d'un voeu autant que d'un aveu, voire d'une injonction omniprésente de ce qui s'écrirait aussi bien d'un « Jouis », voici de quoi nous en poser sur l'impossible rapport. Et de s'en faire des noeuds, à la perspective de ce qui s'advindra pour le Colloque 2012, dont la commission responsable, selon certains bruits, nous en mijote un brin sur l'impossible, l'inacceptable, d'une sexualité infantile qui ne s'en termine pas avec le temps où des choux et des roses, l'on en est tombé des nues, à faire ripaille ou non, comme ab-science, d'autres hallucinations.

J'aurais pu poursuivre mon blabla encore un temps sans dire, en réalisant ce numéro, que je n'y ai presque rien compris. Ce qui n'est pas très différent des précédentes éditions d'ailleurs, sinon ce presque qui présenterait même un risque - mais un quel à se nommer ? - qui, j'en suis sûr, est un constat qui peut faire partage avec le lectorat de En-Dire, en reste à se prendre à la plume, au droit, comme au devoir de l'être parlant, de réponse. Mais quelle est longue l'errance, jusqu'à trouver de l'innommable. Aller, et d'un conseil pour une fois : « dites vous un bien, faites vous des tores ». Et dire que, je ne sais pas ce que je dis...

Et pour finir, et faire retour à ce numéro ch'en d'amour mortifère digne de la Scala, ou morty'estR, derrière les plis des rideaux de la scène – et vous y mettez des articulations – écoutez donc l'émission de Laure Adler (Hors-champs du 26/09/11 sur France Culture), où du discours de son invité « Jibé » Pontalis, il en est à entendre de l'amour d'enfant d'un vieil homme, pour l'un, trépassé. Et là encore vous l'écrirez selon votre entendement.

*Pascal Wilhelm*

## CALENDRIER

### Le (S)éminaire

*Hôtel Quality Suites\**  
19h30-21h30

*Participation : 10€*

#### Les jeudis

« Rêves et langage »

20 octobre, 3 novembre et 17 novembre.

« Surprise »

1<sup>er</sup> décembre et 15 décembre.

« L'enfant ? »

5 janvier, 19 janvier, 2 février et 16 février.

« L'angoisse »

1<sup>er</sup> mars, 15 mars, 29 mars et 12 avril.

#### Les lundis

« Rencontre des textes de Lacan »

7 novembre et 19 décembre.

### Les intensifs

*Hôtel Quality Suites\**  
9h30-19h00

*Participation : 120€*

« Clinique et sexualité »

Le dimanche 30 octobre 2011.

« Sur le rêve »

Le dimanche 15 janvier 2012.

« L'angoisse »

Le dimanche 4 mars 2012.

*Porte ouverte*

### ¿La psychanalyse pour tous ?

*Dimanche 4 décembre 2011*

*14h00-18h30*

*Hôtel Quality Suites\**

\* Quality Suites, 15 rue de Tolbiac, Paris 13.

**Vous souhaitez contacter les commissions du Cercle En-Passe analytique-L'Ecole, faire des propositions, vous associer à leurs travaux?**

**Adressez-vous à leurs référents respectifs :**

Commission Scientifique / Colloque : Thierry PIRAS (01.45.85.37.66)

Commission Revue / Site internet : Pascal WILHELM (06.83.26.52.86)

« Ça sexe »

L'homme est un parlant, et le langage l'article de ce qui fait rupture à la sexualité, du moins dans le fameux, il n'y a pas de rapport sexuel. A ne pas vouloir trouver le savoir de ce qui sexe à l'individu, on n'en finit à s'exposer que de cela. Loin de moi l'idée de voir du sexe en toute chose, car ce qui est sexualité, c'est justement de ce qui ne donne pas à se voir, du moins dans le champ du conscient. Le conscient, cette bonne vieille tarte à la crème de tous les non-langages modernes ; le conscient, non plus comme rivage potentiel d'un inconscient inaccessible, sauf à de l'Entendre, mais d'une supercherie liée à la manipulation du réel. La sexualité s'étalonne bien au-delà de ce qui fait relation sexuelle, et ce quelque soit le partenaire ou les conditions d'application. Le fait de sexualité fait donc bien trou à la simple implication du corps biologique, pour masquer, en attente d'une quasi révélation, de ce qui s'attribue au langage, comme passerelle du désir et de la jouissance. Le jouir est le fait du langage et non d'une quelconque satisfaction périphérique aux sensations corporelles. Il nous ouvre, à charge pour l'analyste, en posture du gay savoir, de se résigner à ne pas regarder l'analysant comme un être de souffrance, mais bien comme un "codex" de la jouissance primordiale.

Ainsi donc, ça sexe pour l'individu, du fait même qu'il ne saurait être autre chose qu'un parlant, et un parlêtre en de-venir. Et ce "ça sexe" ne s'articule nullement des diverses déclinaisons, ni des affects de la chair, ni même de ce qui serait en oeuvre de l'imaginaire ou du symbolique. C'est du réel que nous devons faire cas, non pas celui qui semble se confondre avec la réalité, ou encore le vrai, mais de ce qui se constitue justement (pour peu qu'il puisse y a voir justice ici), de l'éviction, du manque, du grand Big Bang de la castration et de son cortège hallucinatoire de la qualité du sexe féminin et de son cortège d'épithètes. Le sexe ne parle pas et ne semble d'ailleurs n'avoir rien à nous dire, tant que nous en resterions sur le versant anatomique ou pulsionnel. Même si ce dit sexe, nous mènera, et là, non par l'observation des faits ou des récits (de satisfaction ou d'insatisfaction), au travers d'une topologie en trou de ce qui passerait du dit au dire, c'est de l'ab-sens que viendra la lumière. Lumière qui n'éclaire que la béance du réel, c'est à dire une structure qui ne se fait qu'à devenir du f'est, par le langage, sous le réverbère à la Magritte, de la libre association. Là où se fait l'inconscient pour que se des-faces la jouissance. Après la libido freudienne, après ainsi ce qui est des pulsions et du désir, vient le hors-temps de la jouissance. Née d'un autre temps, celui du verbe de l'Autre, bien avant le temps de la langue qui construit l'enfant dans l'éruclation des jouissances avoisinantes, la jouissance s'en gare à la

conscience. Quelle merveilleuse dimension pernicieuse que ce terme alloué, dans le langage de "celui qui ne sait pas ce qu'il dit", à un pic de satisfaction, à semble-il une consécration des sensations. Ne dit-on pas : je jouis - est-ce que tu jouis ? Ne dit-on pas justement tout et n'importe de qui ou de quoi pour ne pas s'entendre en son fort-in intérieur. A quand, l'expression posée, lors de la rencontre de deux analysants : "alors pour toi, ça sexe", et l'autre de répondre, en réponse à ce qui est de l'Autre : "bien vois-tu, le non rapport sexuel, moi, je vois ce qui fait trou". A n'en pas douter, il semblerait bien que ces deux, en fait ne font que de l'Un et s'articulent de la fin de leur analyse.

Thierry Piras

« D'enfant »

Que reste-t-il, non pas de nos amours, quoique, mais de l'enfant ; de ce qui fût l'être, d'une réalité, mais surtout d'un réel, avant que ne s'instaure, l'adulte. Communément nommé celui, ou celle qui n'est plus de l'enfant, mais d'un autre temps, plus postérieur, et ce, malgré le consumérisme de toute une nostalgie passée et à dépasser d'ailleurs. Et voici, voila, comme Guignol qui apparaît sur la scène de la dérision, l'enfant n'en finit pas pour autant de jouer son numéro - j'apparais, je disparaissais, comme dans un rôle inversé du fameux For Da freudien. Même après des années et surtout après ces années de la réalité de l'enfance, l'enfant n'en finit pas de tourmenter, de torturer, en un mot, de faire se jouir, ceux qui se haussent à hauteur de leurs illusions. Et nous avons palanquée de terme, tous plus pompeux les uns que les autres, comme «l'enfant intérieur», «l'innocence de l'enfant», «la créativité de l'enfant», tous ces termes pour ne faire qu'un BlaBla assourdissant. D'un vacarme qui voile le ciel de la lucidité psychique, mais qui n'en renforce pas moins les mécanismes de défense les plus archaïques, ceux qui ont à se faire voir de la fonction phallique et de la «doutation» de la castration. Il y a ainsi «d'l'enfant» partout et pour tous, encore faut-il bien se mettre en condition (celle de l'oraison du conscient), pour y faire accès. d'un accès rendu quasi impossible, quand d'l'enfant vient à se loger dans le trou du Réel, où il ne fait rien d'autre que guetter la silhouette de l'impossible au langage. Comme dans une danse de fou, où le fou n'est plus celui qu'on croit, à savoir l'autre, bien soi-même dans ce qui s'inscrit au tourbillon de la jouissance. Et je m'en vas (mais oui, clin de l'oeil à l'étourdit), continuer à fourbir mes remontrances sur cette supercherie qu'est l'enfant. Non d'une supercherie, à se rester de cette nomination, qui ne somme en fait que le désir halluciné de l'adulte, en quête d'une traverse pour se fuir de ses rognures en refoulement.

Mais arrêtons-nous toute fois, un moment sur ce qui s'assemble de l'enfant. Que dire de ce vocable, qui transfigure une espèce de neutre. En effet, le vocable enfant, ne dit rien du sexe, ni de la sexuaction. L'enfant, (tout comme le bébé d'ailleurs) n'existe pas, il n'est qu'un avatar de l'objet a, ce qui est en cause du désir. L'enfant n'existe pas, car il ne se sexiste pas dans un registre du langage à reconstruire. Il semble que l'enfant puisse désigner, une fille, tout aussi bien qu'un garçon et ce dans une tranche d'âge variant du début de la vie organique, jusqu'à ce qu'il faille bien nommer un infini, quoique borné de la mort du corps organique. Quand on parle d'un enfant, on ne parle pas de cette fille ou de ce garçon, on parle d'un autre sujet du discours hystérique, celui qui s'advient de l'histoire même du locuteur. L'enfant ne nous dit rien sur un sujet,

encore faudrait-il qu'il existe comme tel, l'enfant n'est pas fait pour dire, mais bien au contraire pour taire ce qui est de l'indicible, de l'inaudible, du rien. Que l'on ne se méprenne pas, vous ne rencontrerez jamais un enfant dans la rue, ou dans un espace clos, si ce n'est celui de l'hallucination de la jouissance. Certes, vous allez rencontrer des garçons ou des filles de tel ou tel âge, mais jamais d'enfant.

L'enfant est un effet de langage, et un effet de leurre et qui berne bien son monde, à en croire en son existence. Mais d'un langage qu'il convient d'identifier comme tel, et ce bien au-delà du mot, au-delà d'un cri, qui à l'inverse de celui de Munch ne se présente pas à l'identification (quoique que Munch se laisser désirer d'une certaine jouissance contemplative...). L'enfant n'existe pas et il ne peut pas en être autrement ; il n'est qu'un mot vide de chair, et de sexualité. Il est un mot vide pour faire le plein de défense et de fuite de ce qui fait barre de signification : où l'enfant est justement cette barre entre le sujet de l'inconscient et le sujet sexué. Parler enfant, c'est en quelque sorte, comme avant avec le terme de bébé, en demeurer à la surface d'une réalité qui tenterait d'échapper à la gravité du Réel.

D'l'enfant, c'est en quelque sorte une injonction au voyage, successivement au pays des géants et au pays des lilliputiens. Comme Jonathan Swift nous y invite avec les voyages de son Gulliver, parcourons les différents rivages du rêve, du fantasme ou bien encore de l'hallucination au jouer. De quelle réalité s'agit-il avec l'enfant, d'une réalité qui ne peut que masquer l'impossibilité à consumer l'insaisissable du Réel. Lui, qui semble si bien se tenir au chaud du noeud borroméen, trois ou à quatre d'ailleurs, que n'en laisse-t-il que perplexe le quidam (mais tout autant quid monsieur), au prise ou méprise avec ce qui ne se noue pas autrement que du langage absent, mais qui le fait vide de compréhension dans son réel. Alors, disons-le le terme d'enfant est un attrape-tout, ou plus exactement un attrape du rien du tout, ce qui s'assemble pour ne laisser que sidération. L'enfant ne parle pas d'un être humain existant, même et peut-être en cause de ceci, d'un être qui n'est que parlé (remettant d'ailleurs en cause le terme d'être). L'enfant, de la même façon, ne parle pas ; il n'est que la baudruche du Réel, celui de la jouissance du locuteur. C'est à rechercher du côté de ce qui fait sexualité, que nous pourrions envisager la présence du parlêtre, mais cette fois dans une locution qui ne peut qu'introduire la différence sexuelle ; à savoir fille ou garçon.

D'l'enfant, comme interjection, pour ne pas dire inter-déjection, fait tour et retour, dans la logique du tore entre demande et désir, pour en mesurer le chemin à se parcourir pour s'être, peut-être désormais en conscience, de la fonction phallique. Et puis, comme si cela ne suffisait pas, dans la famille Réel, je demande la castration, histoire de m'avoir au tournant des jeux et enjeux du Manque. Avec la démarche sur l'enfant, à ne pas confondre, avec la marche de l'enfant, qui



ne serait, quant à elle rien, sans l'intégration de l'image spéculaire. À cela, pour moi, d'inventer le concept de langage miroir, en ce sens où le langage se fait réflexion et réfraction, pour donner à celui qui ne parle pas, le pas du langage. C'est bien, semble-t-il l'objet a qui fait retour au parlêtre, dans le jeu du «donne-moi ton objet de désir, oh grand Autre». Par l'absence du langage, émasculé de la jouissance, le sujet, qui n'en peut plus de ne pas y être, sauf à être de la bande à Phallus, se consume et s'éteint dans le faire vivre et dire de l'enfant. Il semblerait alors possible, de faire nôtre cette exclamation du simple : «l'adulte est un grand enfant». Bien qu'à jouer, du moins en oral, avec l'homophonie, il devient possible et certainement éligible d'entendre : «l'adulte hait un grand enfant». Et dans cette aventure picaresque que représente l'expérience analytique, il va s'en découvrir à l'aulne de l'enfant, pour bâtir à coup, et espérons-le sans me culpa, sa connaissance d'un enfant de la castration qui fût et parfois demeure au travers de sa névrose. Dans cette société, à laquelle nous croyons appartenir, comme bon élève de toutes les superstitions de manipulation à l'ignorance des mécanismes de la psyché (bien entendu et tendue au nom de l'inconscient freudien), nous côtoyons de l'enfant, à ne plus s'avoir de pensée. L'enfant roi, l'enfant alibi du la suite du meurtre du chef de la horde, mais cette fois dans la réalité sociale, par la destitution, et du patriarcat et du matriarcat à venir, n'en finit pas de heurter la porte de notre de-meure. Fer de lance d'une consommation, qui finit par mettre à bas ses idoles (comme la loi du Père), la société de l'immédiat, de l'ici et jamais, du tout à jouir immédiatement, ne pouvait que se vêtir des dépouilles du discours analytique, en les travestissant pour magnifier ce nouveau Sauveur, l'enfant. Véritable hymne à la-jouit, construit sur la partition d'une société, dont les harmonies ne sont que les cris silencieux des angoisses de la castration.

Thierry Piras

## Où est l'enfant ?

**S**i l'enfant est généralement accueilli et inondé de cadeaux par l'entourage, il n'en est pas moins le jouet de désir, de souhait, de représentation, de fantasme de ce qu'il est censé de nous réaliser.

Nous réaliser de quoi....?

Le savons nous !

Que peut cacher le vouloir d'enfant ou le non vouloir d'enfant ? De quel enjeu est-il porteur dès avant sa naissance ?

Même de jeunes enfants peuvent dire aussi vouloir des enfants comme papa et maman !

Est-il si absolument et résolument non admis que l'enfant soit une des réponses à notre difficulté, certes inconsciente, de ce qui est de l'Autre, du désir, du manque.

Fuyons l'être pour l'avoir et se masquer à se voir d'être du manque.

Un semblant d'avoir pour s'oublier de ce qui nous fonde de notre propre passé d'enfant oublié mais tellement présent dans nos désirs sans fond et dont la toute première trace de l'Autre s'est assiégée de notre être. Mais ça, c'est bien caché, et quelquefois, il y a du «rendu» du «vomis» non plus de l'enfant, mais chez l'adulte qui pense n'avoir plus rien à voir avec son passé.

La société, voire l'église engage, préconise, renforce le fait qu'il est bon d'avoir des enfants.

Faire son devoir de bon citoyen, en somme. Il faut créer de futurs consommateurs....

Donc, l'enfant ne serait-il pas aussi soumis à la loi du marché ? Mais aussi à une autre loi, certes moins visible, mais qui ne l'en habille pas moins, notamment de la part des parents, de leurs vœux les plus ardents.

Oui, un enfant, lorsqu'il paraît ne sera jamais comme le papillon qui sort de sa chrysalide et qui est prêt pour l'envol, même s'il semble à nous humain bien éphémère...le papillon !

L'enfant donc, puisqu'il n'est pas papillon, sera dès sa venue enveloppé, emmaillotté de protection, d'amour, mais aussi va se charger de capter ses parents à la mesure de son univers pulsionnel. Mais qui capte qui et quoi ?

Une maman et son enfant peuvent rentrer dans une dimension de type fusionnel. Chacun cherchant à se satisfaire de l'autre, se cherchant les yeux dans les yeux pour y trouver «dieu sait quoi»...

Et l'on sait que l'enfant n'a pas encore les mots pour le dire et quand il pourra le dire, ça sera



guère avant sa vie d'adulte. Ce qui sera de lui en souffrance, en manque, mal être ou autre...  
Qu'est-ce à dire ? que d'être enfant n'est pas aussi facile que ça en aurait l'air; qu'il «subirait»  
une loi non seulement biologique mais aussi ce qui est d'un espace pulsionnel de type libidinal  
qui le dépasse. Adulte, nous savons plus où moins être confronté à cela. Alors enfant, lui qui ne  
peut dire et ne peut que subir le vouloir de son entourage en plus d'être le jouet de ses  
pulsions...Et de tout ça, on ne sait pas, sauf à en passer par l'enfantement d'un « Je suis de ça »  
afin de n'en transmettre de par la «n'hommination» que tu deviennes ce que tu es mon enfant.  
N'être plus l'auxiliaire du verbe avoir mais devenir sujet d'un verbe....même s'il est long et loin  
ton chemin papa.

Martine Bourdin

## II « nya »\* qu'à pas le dit-R

« On est hétérosexuel quand on aime les femmes, qu'on soit un homme ou une femme. »

Position logique du sujet sexué

Les quatre positions du sujet sexué :

Homme "aime" Femme = hétéro

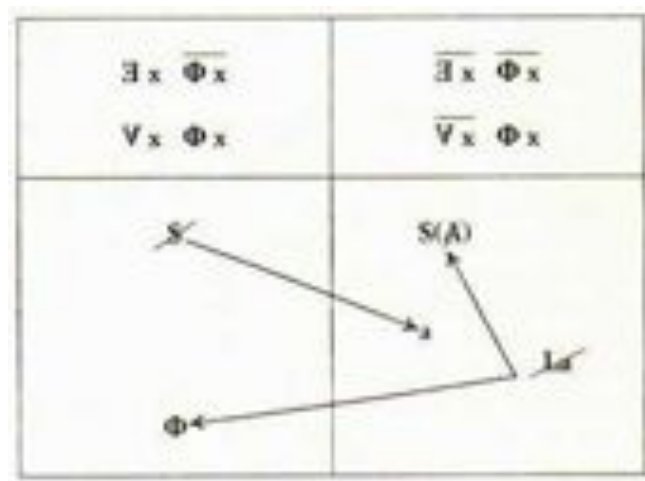
Femme "aime" Homme = congrue-perverse (fétichisme) ou homo

Femme "aime" Femme = hétéro

Homme "aime" Homme = homo

Sont hétéro ceux qui aiment les femmes.

Sont homos ceux qui aiment les hommes.



Ce serait donc la question du désir et celle de la fonction du phallus qui feraient obstacle pour un parlêtre à ce que un rapport sexuel puisse s'écrire.

C'est ce qui pousse un enfant, fille ou garçon, à désirer être ce phallus qui viendrait combler le désir de ce grand Autre manquant. Car ce phallus : il n'est pas un objet, il est encore bien moins l'organe qu'il symbolise (pénis ou clitoris), il n'est pas un fantasme, s'il faut entendre par là l'effet imaginaire qu'il produit. Car, nous dit Lacan, " le phallus c'est le signifiant destiné à désigner dans leur ensemble les effets de signifié en tant que le signifiant les conditionne par sa présence de signifiant ".

Le phallus est donc le signifiant qui ouvre pour un sujet tout le champ de la signification et qui lui permet par cet enracinement, ce capitonnage, de ne pas flotter dans le monde du langage et de pouvoir être soutenu par une parole qui l'inscrit dans une généalogie.

A partir de la phase phallique donc les rapports entre les sexes tourneront autour d'un être et d'un avoir le phallus et non pas autour d'un " être homme " ou " être femme ".

C'est à devoir renoncer à être le phallus maternel que l'homme pourra se prévaloir des insignes de la virilité héritée du père. C'est pour lui la seule façon de reconnaître que de ce père il en accepte la loi, la castration. Quant à une femme, c'est à la virilité qu'elle doit renoncer. C'est autour de cette perte que l'un et l'autre auront à consentir que Lacan énonce "que l'homme n'est pas sans l'avoir alors qu'une femme l'est sans l'avoir".

Ainsi dans cette volonté pour l'un et l'autre sexe, d'être le phallus, c'est-à-dire le signifiant du désir de l'Autre et pour l'Autre. Et bien sûr, la relation sexuelle occupe ce champ clos du désir par la demande d'amour.

En effet Lacan ne nous dit pas : " il n'y a pas de rapport sexuel entre un homme et une femme ". Lacan va, en 1971, démontrer l'impossibilité d'écrire un rapport sexuel chez l'être parlant en le confrontant à la catégorie du réel par le biais de la fonction de la lettre et de l'écriture et de ce qui en découle pour l'homme et pour une femme, soit leur position par rapport à la jouissance

Ce que nous enseigne Lacan depuis Freud c'est que la relation d'un homme à une femme, et contrairement à ce qui se passe dans le règne animal, que la relation entre deux parlêtres passe, pour chacun des partenaires, non seulement par le détour que représente l'autre de cette relation, mais aussi, et surtout, par le rapport que chacun des deux partenaires entretient avec la fonction du phallus, donc de la castration. Le phallus fait obstacle à ce qui pourrait se croire un rapport entre deux sujets dans un acte copulatoire où seul le pénis serait en jeu ; ceci était déjà présent dans l'oeuvre de Freud. Dans cet acte il y manque ce qui, pour chaque sujet, est visé par le biais du phallus, soit son rapport à la jouissance. C'est ce que Lacan va expliciter. Qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, Lacan le soutient de l'argument scientifique suivant : un rapport ça ne subsiste que de l'écrit. Un rapport c'est une proposition, une application que l'on peut définir entre des lettres  $x R y$ . Comment pourrait-on écrire logiquement un rapport entre un homme et une femme, même à les réduire à être mâle et femelle, c'est-à-dire purs corps privés de langage ?

L'Il n'y a pas de rapport sexuel, c'est quelque chose dont on ne peut faire rapport, au sens (R), d'écriture d'un réel insaisissable.

- d'un mal dire, en mal à dire, jusqu'au médire du médire. A être dans le rapportage d'un quelque chose sur le rapport sexuel, on s'en instaure du médire (le talith peut-il d'ailleurs le réparer?).

- le tour dit, mais à le reprendre en plusieurs élancement de la demande au désir...

*\* Texte l'Etourdit page 4. Le dit-R : encore une hi(S)toire de réel*

Thierry Piras

## **Du réel à jouir**

Mais de quel réel s'agit-il ?

En convoquant la citation «Il n'y a pas de rapport sexuel», Jacques Lacan ponctue en quelque sorte ce qu'il en est du terme de réel. Cette citation de Lacan est de la même équivoque que celle de «La femme n'existe pas» qu'il avait citée auparavant. Il n'est de cesse de nous questionner sur cette affirmation étroitement liée à l'interprétation et au sens (L'étourdit, Le sinthome). Est-il question de rapport sexuel ? Qu'il n'y aurait pas ? De sexualité et laquelle ? De la non existence ? Du non rapport et de quoi ? Essayons d'éclairer un peu cette cit(u)ation pour finalement comprendre en inconscient, comme l'entend Lacan que de ce «il n'y a pas de rapport sexuel» vient en lieu et place la fonction phallique qui n'est que du réel dans le sens où elle n'est elle-même que du manque (et non entendre «elle» manque) et se situe hors-corps\* selon le noeud borroméen de Lacan.

Questionnons ici le réel. Il s'agit de trouver le réel, dont on ne parle pas, de parler du réel en sachant que le réel a du mal à passer dans la parole. Le réel relèverait donc peut-être davantage des mathèmes et de la topologie - on le retrouve dans le noeud borroméen - puisque hors parole, mais, comme nous le verrons aussi, il est aussi hors sens, contrairement au Symbolique et à l'Imaginaire qui, eux, s'étaient du sens (Le sinthome). Ce qui est du réel serait tout ce qui est pris et non dit. Mais il y a néanmoins quand même de la nomination dans ce qui échappe à la parole.

### **Réel et réalité**

Notons que le réel se distingue forcément de la réalité, d'autant que «le propre du réel est qu'on ne l'imagine pas» (La troisième). En effet, la réalité, quant à elle, appartient au registre du symbolique puisqu'il y a du langage et se fonde aussi sur le fantasme issu de l'imaginaire. Il fût dit que la réalité «c'est le réel apprivoisé par le symbolique, avec lequel va se tisser l'imaginaire», mais le réel est de fait au-delà de la réalité. Le réel est ce qui, de n'avoir pas été vécu de la réalité, fait symptôme. C'est donc ce qui ne fonctionne pas, ce qui fait souffrance dans l'exist-en-ce. Contrairement à la réalité, le réel est inatteignable. Effectivement, dans la mesure où il est irreprésentable, impensable, on ne peut le capter.

---

\* Lacan nous dit (La troisième) qu'il faut concevoir le corps «au naturel» comme «dénoué» du réel de la langue et que ce réel y «ex-siste au titre de faire sa jouissance».

Lacan nous dit que «le réel c'est l'impossible» et c'est en quoi «la vérité tient au réel», dans la mesure où «la dire toute, c'est impossible, les mots y manquent» (Télévision). Mais le réel est aussi impossible du fait qu'il est sans loi. Il se caractérise donc par le fait d'être sans loi, de n'avoir pas d'ordre (Le sinthome). De quel impossible Lacan nous parle-t-il ? Sans doute pas de la négation, mais plus probablement du sens où le possible est déjà symbolisé alors que le réel ne l'est pas encore et alors l'impossible à symboliser fait forcément sens analytique. Il nous dit aussi «Ce que j'appelle l'impossible, c'est le réel se limite à la non-contradiction. Le réel est l'impossible seulement à écrire, soit ne cesse pas de ne pas s'écrire» (L'insu que sait...)

Le réel fait trou au même titre que le nom de la Jouissance s'écrit dans le trou du Manque. Ainsi donc le réel se distingue de la réalité par sa fonction. La réalité, elle, est composée des constructions aptes à masquer ou à simplement contenir le Manque. On pourrait dire que la réalité qui se parle relève du semblant. Le manque constitutif du sujet est de l'ordre du réel. Le sujet perd la jouissance primordiale et signe ainsi la chute irrémédiable de l'objet a.

«Quand on arrive au bout, c'est le bout... et c'est justement ça qui est intéressant car c'est là qu'est le réel» dit Lacan, ce qui fait le réel avoir aussi une fonction d'impasse. Il fait décrochage de la réalité, mais en même temps, «dans cette réalité, (...) le réel (...) y est déjà», puisque l'un comme l'autre sont situés en dehors du sujet, pour le réel dans le sens où il lui échappe complètement et ne peut se retrouver que dans le champ de la psychanalyse.

### **Autour du Réel de Lacan**

La conception du réel a évolué chez Lacan jusqu'à se nommer Le réel de Lacan («mon réel»). En 1953, il fait du Réel un «champ», encadré par ceux du Symbolique (S) et de l'Imaginaire (I), où le Symbolique tient la première place (SIR), alors qu'auparavant il notait dans l'ordre IRS, l'Imaginaire en premier. Les champs communiquent, peuvent se recouvrir, faire intrusion l'un dans l'autre. Sa conception finale en 1970 parle de «catégories» et fait le Réel occuper la place principale (RSI). La version finale de la notion de Réel qui deviendra «le Réel de Lacan» se retrouve dans l'Identification où il parle sans cesse du retournement et de l'inversion, surtout à partir d'une phrase extraite de Kant où il est question de : «Ein leerer Gegenstand ohne Begriff» (Un objet le plus vide de concept sans saisie possible avec la main). Leer en allemand signifie vide, inoccupé, vacant (fig. : vide de sens). Leerer est le superlatif qui signifie le plus vide. Il en parlera aussi dans «Le Sinthome». Mettant en pratique ce dont il parle, il part de l'adjectif allemand leer, il le retourne, de la même manière qu'il l'a fait avec l'algorithme saussurien s/S qui devient S/s, pour en faire le Réel, concept dont il ne se départira plus et sur lequel il reviendra régulièrement dans ses Séminaires et conférences : «Le réel c'est ce qui ne marche pas», or

l'analyse s'occupe de ce qui ne marche pas, à savoir le symptôme, et ainsi donc du réel, continue Lacan : «Au niveau du symptôme..., c'est la manifestation du réel à notre niveau d'êtres vivants» (Conférence de presse du docteur Jacques Lacan au Centre culturel français, Rome le 29 octobre 1974).

En fait, nous dirons, selon Lacan, que la catégorie du Réel - qui est hors-sens - ne peut avoir de sens que dans son rapport avec les deux autres, Symbolique et Imaginaire, dont pourtant il est néanmoins disjoint (Le sinthome). Comme nous le verrons avec le schéma du RSI, le réel est hors sens, car il n'y a de sens qu'entre Symbolique et Imaginaire qui sont liés. Si dans les débuts il donnait de l'importance à l'Imaginaire sur le Symbolique, finalement, avec le RSI, il donne au Symbolique la primauté de la place sur l'Imaginaire. C'est ce qui fit Lacan écrire d'abord R.I.S pour finir par R.S.I, marquant ainsi l'importance donnée par le Réel, puis le Symbolique et enfin l'Imaginaire.

### **Le Réel du noeud borroméen**

Comme le pose Freud en questionnement à la fin de la Science des rêves, qu'est-ce que la réalité psychique peut avoir à faire avec le réel ?

Ce terme ne parvient à prendre sens que dans l'acception donnée par Lacan qui le détermine dans la topologie à l'intérieur d'une trilogie, trois espaces, trois dit-mensions : «Que l'on peut faire strictement équivalents» nous dit Lacan et dont les deux autres exemples sont le Symbolique et l'Imaginaire, ces trois catégories formant le noeud borroméen (figure 1).



figure 1

«Le symbolique, l'imaginaire et le réel, c'est l'énoncé de ce qui opère effectivement dans votre parole quand vous vous situez dans le discours analytique, quand analyste vous l'êtes. Mais ils n'émergent, ces termes, vraiment que pour et par ce discours» (La troisième).



Ainsi donc, le Réel n'est pas la réalité qui est un effet du Symbolique et est dirigée par le fantasme avec l'Imaginaire. Lacan le repère dans la psychose et dans les phénomènes d'hallucination : «ce qui n'est pas venu au jour du symbolique apparaît dans le réel» nous dit-il. Il réintroduit la sexualité freudienne et la question de la relation entre les sexes à partir du fantasme qu'il abordera de façon plus précise. Du fait de la non-inscription de la différence des sexes dans l'inconscient et de la position du fantasme au regard du statut du phallus pour les deux sexes, Lacan vient à énoncer qu'"il n'y a pas de rapport sexuel", comme reformulation de la problématique freudienne de la différence des sexes et de la façon dont le sujet est introduit à la question de la sexualité à partir du couple parental, un homme et une femme. C'est ce qui constitue le réel pour un sujet. «Nous ne viendrons jamais à bout du rapport entre ces parlêtres\* que nous sexuons du mâle et ces parlêtres que nous sexuons de la femme... Disons que la sexualité, pour le parlêtre, est sans espoir». Ce non-rapport est bien un effet du langage et de la parole. Nous pouvons avancer déjà qu'il n'existe en réalité qu'un seul sexe, celui du manque, le phallus qui est du réel.

Du fait de sa position par rapport au Symbolique, le Réel est donc ce qui est innommable ; «le réel c'est l'impossible», dira Lacan. Il constitue un manque mais lui-même ne manque pas. En effet, il n'y a pas de manque, ni d'absence dans le réel. «Qu'est-ce qui pourrait bien manquer au réel ?» s'exclame Lacan. Le réel jouit, pour ainsi dire, d'une ab-sens d'absence.

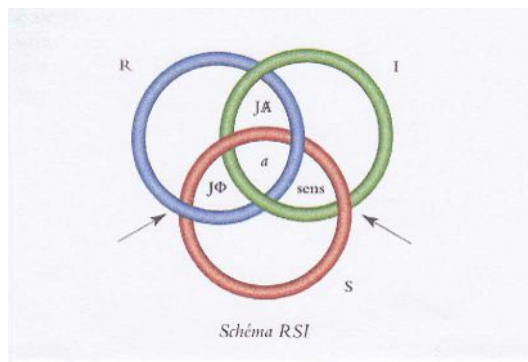


figure 2

\* «Le parlêtre, c'est une façon d'exprimer l'inconscient», nous dit Lacan à la Conférence à Rome, le 29 octobre 1974 précédant «La troisième».

## Et du symptôme !

Nous savons que le Symbolique se supporte du langage et se réfère au signifiant. La loi de l'interdit de l'inceste est au coeur de l'Oedipe et est «identique à un ordre de langage» supporté par la fonction paternelle. Le Symbolique est mobile, il est ce qui peut changer de place (et Lacan l'a montré en le plaçant après l'Imaginaire dans les débuts de sa démonstration avec le noeud borroméen) tandis que le Réel est «ce qui revient toujours à la même place - à cette place où le sujet, en tant qu'il cogite, ne le rencontre pas». Partant de l'Oedipe, seule la séparation, la rupture d'avec la loi oedipienne de la mère permet au sujet d'accéder à l'ordre symbolique, l'ordre du Père, selon la métaphore du Nom-du-Père. Et pour que l'infans s'advienne sujet, une perte s'avère nécessaire, celle perdue à tout jamais de la jouissance primordiale absolue : c'est la chute irrémédiable de l'objet *a* qui appartient ainsi nécessairement à l'ordre du réel. L'objet *a* est perdu dans le champ du Réel et fait manque dans le champ du Symbolique. L'objet *a* est alors spécifié comme condition de la jouissance et il «sépare cette jouissance du corps de la jouissance phallique» rajoute Lacan en s'appuyant sur le schéma de la figure 2.

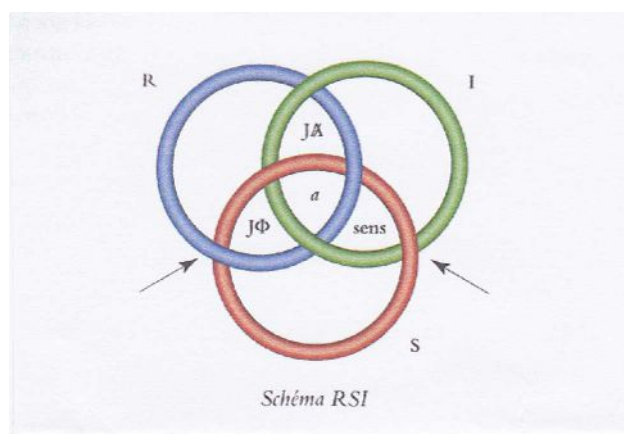


figure 2

Ce Réel est insupportable et on se le cache au moyen d'une réalité fantasmée. Alors que le ça est désubjectivé, il y a un sujet du fantasme. Le ça est toujours habillé, mais le fantasme ne suffit pas toujours à endiguer la pulsion qui se fait alors sentir à l'état pur. Quand le fantasme ne suffit plus, c'est là qu'émerge l'angoisse. Mais il en reste que tout la difficulté réside dans l'évocation du réel. Il y faut de la ruse pour le reconnaître (dans la cure analytique) et ne pas le prendre pour la réalité et ensuite pour le convoquer, puisqu'il échappe à la dénomination.

L'Imaginaire reprend et situe ce que Lacan avait élaboré sous le nom de stade du miroir. Il nous dit, entre autres, que l'Imaginaire ne peut se suffire à lui-même pour rendre compte de la structure du sujet et de sa relation à l'autre, d'où son lien forcément avec le Symbolique.

Le Réel est donc celui qui vient avant le symbolique dans R.S.I. Il intervient dans la construction du noeud borroméen à trois, ou encore à quatre si l'on en vient au quart élément, le sinthome, qui lie les trois éléments Réel, Symbolique et Imaginaire. Le sinthome fait fonction de préserver de la perversion et de la psychose qui serait le résultat du dénouement de ces trois éléments, de par l'absence de la métaphore du Nom-du-Père. Le Réel désigne ainsi une réalité impossible à symboliser. Il se fait sentir sous quelque chose qui est comme un «reste» qui résiste à toute symbolisation, qui insiste et qui est une réalité désirante, inaccessible à toute pensée subjective, «chaque fois qu'il montre le bout de son nez, il est impensable» (Le sinthome).

«L'angoisse... c'est bien le symptôme-type de tout avènement du réel».

On pourrait se demander quelle est la portée du ternaire R.S.I. ? Le schéma RSI fait Lacan, dans de nombreux énoncés, nous pousser à concevoir que le noeud borroméen, en tant que tel, exerce un effet déterminant sur ce qu'il en est du sujet. Ainsi, une fin d'analyse peut, en partie, se définir pour l'analysant, par ce qu'il sera en reconnaissance, non de lui comme homme ou femme, mais de son symptôme, symptôme qu'il nommera comme tel, à savoir de ce qu'il en est de sa fonction phallique qu'elle soit gérée ou non. Nous pourrions ainsi dire que le Réel du symptôme se signe du nom du Manque et donc de la Jouissance. Nous pouvons ainsi donc dire que l'autre sexe ou le sexe de l'autre n'est ni masculin, ni féminin, mais se nomme du phallus. Et le symptôme de l'analysant se nomme bien de la fonction phallique en place du «il n'y a pas de rapport sexuel».

« Croire que la science est vraie sous le prétexte qu'elle est transmissible (mathématiquement) est une idée délirante », Jacques Lacan

## **Bibliographie**

J. LACAN, L'identification, Séminaire IX, 1961-1963, Edition Le Seuil

J. LACAN, L'étourdit, 1972

J. LACAN, Les non dupes errent, 13 novembre 1973

J. LACAN, Conférence de presse à Rome, octobre 1974. Précède La troisième

J. LACAN, La troisième, transcription selon l'audio, Congrès de Rome, 1er novembre 1974

J.. LACAN, Le sinthome, 1975-1976, Edition Seuil, mars 2005

J. LACAN, L'insu que sait..., Séminaire 1976-1977, séance du 8 mars 1977

Sous la direction de Christian CENTNER, L'insistance du réel, Ecole de psychanalyse Sigmund Freud, Edition Erès, mars 2006

Chantal Belfort



Porte ouverte

## ? La psychanalyse pour tous ?



Dimanche 4 décembre 2011

entrée libre et gratuite  
accueil continu  
de 14h à 18h30

**HOTEL QUALITY SUITES**

15 rue de Tolbiac  
PARIS 13<sup>ème</sup>

INVITATION ET PROGRAMME

INVITATION ET PROGRAMME

Pour sa traditionnelle réunion de fin d'année,  
le Cercle En-Passe analytique-L'École a le plaisir de vous convier  
à cet après-midi de partage.

Nous sommes à votre disposition pour :

Répondre à vos questions,  
Echanger ensemble,

Autour d'un buffet de convivialité.

Porte ouverte

## ? La psychanalyse pour tous ?

Date et horaire :

Dimanche 4 décembre  
14h - 18h30

Lieu :

Hotel Quality Suites  
15 rue de Tolbiac, Paris 13<sup>ème</sup>

Moyens d'accès :

Station métro Ligne 14  
Métro : Ligne 14

REER : C

Bus : Lignes 26, 62, 64, 139 terminus

Organisation :

Cercle En-Passe analytique-L'École

M. THIERRY PERAS  
28 rue de Tolbiac  
75013 Paris

Tel : 01.45.85.37.66

[www.entpassanalytique.com](http://www.entpassanalytique.com)

